

DU MÊME AUTEUR

CHEZ LE MÊME ÉDITEUR

Mon père qui fonctionnait
par périodes culinaires et autres, 1993

Les Drôles, 1993

Les Cigales, 2004

ÉLIZABETH MAZEV

Mémoire pleine

suiivi de

L'Artiste maudit

LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS

Ce texte a fait l'objet d'une commande de France Culture en 2010 sous le titre Glossolalie.

Il a été adapté pour la scène et mis en espace à Théâtre ouvert à Paris le 19 mai 2011, interprété par l'auteur sous la direction de François Berreur (Cie Les Intempestifs).

Sommaire

Mémoire pleine	9
L'Artiste maudit	85

© 2011, LES SOLITAIRES INTEMPESTIFS, ÉDITIONS
1, rue Gay-Lussac – 25000 BESANÇON
Tél. : 33 [0]3 81 81 00 22 – Fax : 33 [0]3 81 83 32 15

www.solitairesintempestifs.com

ISBN 978-2-84681-303-7

Mémoire pleine

À Kati et Mati

I

Nous habitons le premier étage d'une petite maison de ville avec jardin dans le Sud de la France. J'ai trois ans et demi.

Au rez-de-chaussée : un homme de l'âge de mes parents, peut-être un peu plus jeune, et une femme plus âgée que lui. Ils ne sont pas mariés, mais je sais qu'ils dorment dans le même lit. Quand ils se disputent, elle retourne dans son petit appartement, à deux pâtés de maisons. Elle parle la langue de mes parents, lui une autre un peu différente, les mots sont presque les mêmes, longtemps je pense qu'il ne parle pas très bien et son accent me fait rire. Un jour mon père dit « ce con de Yougoslave » et je comprends qu'ils ne viennent pas du même pays. Je lui pardonne son accent ridicule. Je l'aime bien, il me donne des plumes de pintade et du raisin.

À la maison, je comprends tout ce que mes parents et mon frère, de douze ans mon aîné, se disent, même quand il ne faut pas. Mais je leur réponds en français.

Il y a des mots que j'adore. Quand ma mère m'appelle *rojbe*, c'est une cuillère de miel qui fond dans ma bouche. Mais quand mon père me traite de *treudka* je pleure et je dis : « Non, pas *treudka*. » J'apprends plus tard que ce mot désigne le croupion du poulet, et je l'aime encore moins. C'est un des rares mots que je dise dans leur langue.

Tout le quartier sait que mes parents et mon frère ne sont pas français. Les enfants des voisins ont entendu mon frère appeler ma mère *maïko*, et ils lui donnent ce nom. Ils l'appellent tous « maman », je trouve ça idiot. Ils ont aussi compris que crier mon prénom suivi de *bobotcho* était le moyen le plus sûr de me voir débouler. C'est le terme qui pour moi désigne les bonbons, vocable dérivé de leur langue, deuxième mot que je dis, avec beaucoup plus de plaisir que l'horrible *treudka*.

Nous recevons des colis de leur pays. Le papier qui entoure les paquets est marron et moche, l'adresse est écrite bizarrement à l'encre violette, l'intérieur sent la naphthaline, il y a souvent des pantoufles en fourrure trop petites ou trop grandes, de la *tchoubritsa*, une épice qu'on ne trouve que là-bas et qui parfume la cuisine pendant des mois, des poteries, marron également, du vieux fromage et des bouteilles d'eau-de-vie qui arrivent cassées ; l'odeur se mélange à celle de la naphthaline, mais tout le monde a l'air content à la maison : ma mère s'extasie sur le cachet de la poste, à peine

un mois cette fois-ci, mon père regrette l'eau-de-vie perdue et peste sur les traces de colle qui prouvent que le paquet a été ouvert à la douane. Moi je suis très fière des broches traditionnelles pour célébrer l'arrivée du printemps, *martinitchki*. Cette année c'est une petite grappe de perce-neige. Ma mère me dit qu'il y a les mêmes dans le jardin de son enfance, chez Baba Lova, que j'appelle « Baba Lola », sans la connaître encore.

Mes parents ont des amis qui viennent du même pays qu'eux et qui vivent en France. Il y a Théo et Sophie qui habitent Paris, M^{me} Domachevska, mariée à un Russe, notre voisine du dessous Mitché, et Ivan Ivanoff, l'artiste peintre. Je suis la seule des enfants nés en France à comprendre leur langue. Mes parents en sont, je crois, assez fiers. Mais je refuse de parler autre chose que le français.

Grand événement : des compatriotes qui vivent en Allemagne nous rendent visite. Je tombe éperdument amoureuse de leur petit garçon. Il ne parle pas un mot de français et ne comprend pas la langue de nos parents. Nos conversations amoureuses subissent une douloureuse double traduction, du français à la langue de nos parents puis à l'allemand, je ne suis sûre de rien. Ils repartent et j'ai le cœur brisé.

Pour la première fois nous avons des invités venus directement du pays de mes ancêtres. J'ai

quatre ans. J'attends avec impatience les cadeaux qui seront sûrement plus intéressants que dans les colis.

C'est un oncle et une tante de mon père. Il est très gros avec un nez rouge, elle est maigre et porte un fichu noir comme la mère de mon père que j'ai vue en photo, Baba Pétra. Ils sentent la naphthaline, je me dis que ça doit être le parfum du pays.

L'eau-de-vie arrive en bon état, les pantoufles sont un peu grandes et le costume national un peu juste, le fromage a eu chaud dans le voyage de deux jours en train ; mes parents s'en délectent. Nos invités préfèrent la Vache qui rit et les yaourts en petits pots. Je les comprends.

Ils ont des coutumes bizarres. Mon grand-oncle ne peut pas me parler sans me pincer la joue ou le cou, et ma grand-tante se mouche dans ses doigts et s'essuie la main dans le sable. Je constaterai beaucoup plus tard que le pincement systématique est, hélas, traditionnel, et que ma grand-tante, en plein labeur – car nos invités prestigieux aident mes parents à construire leur nouvelle maison –, n'a vraisemblablement pas pris le temps de se moucher correctement.

Nos invités restent longtemps, la construction de la maison avance. C'est le soir, ils sont fatigués, nous dînons sur la terrasse à la fraîche, la conversation est animée et joyeuse, ma grand-tante prend un abricot et le mange en parlant. Elle n'a pas vu que la face cachée du fruit était pourrie ;

je le lui dis en français, elle ne m'entend pas, je le dis plus fort, elle me répond qu'elle ne comprend pas, je répète encore avec force gestes vers le fruit gâté, elle voit et fait un petit signe de la main pour signifier que ça n'est pas bien grave. Excédée, je hurle : *Nè è houbavo !* La conversation s'arrête. On me demande de répéter, mes parents, les invités, et à chaque fois je redis avec plus d'assurance : « Ce n'est pas bon ! » L'accent n'est pas parfait, la phrase pas très raffinée, mais c'est dit.

Je parle le bulgare.

C'est la fin de l'automne, j'ai quatre ans et demi, nous allons quitter la maison de ville et nos voisins pour aller vivre dans la villa construite par mes parents et mon frère avec l'aide d'un vieil Algérien que tout le monde appelle Chibani. J'apprends un jour que ce n'est pas le vrai prénom de celui qui est devenu l'ami de la famille, que ça veut dire « vieux » en arabe.

Il y a cette photo de toute la famille et Chibani devant la deux-chevaux bleu pâle qui a transporté les sacs de ciment. Le jardin de la nouvelle maison est très nu, et mon père a planté des dizaines de petits arbres pour combler le vide. Plus tard, il faudra en arracher les trois quarts. Mes parents ont l'air exténué, mais ma mère sourit à belles dents, appuyée sur la voiture ; mon frère se cache. Ils ont des mouchoirs noués aux quatre coins sur la tête. Je me tortille au premier plan, un grand chiffon me pend des mains. Ils sont tous bruns et

mats sauf moi, très blonde aux yeux bleus. On dirait une famille de gitans et une petite fille volée.

Ma mère fait des frites, c'est une des rares concessions à la cuisine française. J'en réclame, ma mère essaye de me faire accepter celles d'hier, je refuse et je boude, elle me dit : « Tu dois être sage, pour faire honneur à Baba Lova. » J'avais oublié : ma grand-mère, qui est déjà la préférée sans la connaître, arrive. Elle s'est un peu perdue en route et visite la Hongrie. Les contrôleurs, sur sa bonne figure, ne lui comptent pas de supplément pour ce détour imprévu.

C'est vrai qu'elle est belle Baba Lola. Je l'aime immédiatement : ses cheveux blancs qu'elle tient attachés le jour et qu'elle dénoue pour se coucher, sa peau d'une douceur inconnue, son dentier qu'elle ne quitte même pas pour dormir, et ses yeux bleus. C'est donc d'elle qu'ils me viennent, je suis bien la fille de mes parents.

Nous emménageons dans la villa neuve, je partage ma chambre et mon lit avec elle. Elle rit parce que je l'appelle Lola, elle me corrige et dit : « Lova. » J'apprends que son vrai prénom est Evloguia. Si nous avions habité en Bulgarie, je me serais appelée comme elle, c'est la tradition. Ma mère a trouvé mon prénom dans les romans-photos où elle a appris à lire le français, et l'a choisi parce qu'il commençait par un « e », comme « Evloguia ».

Baba Lola me parle de ma famille que je ne connais pas. Je suis surtout intéressée par mon arrière-grand-mère, Baba Marguitsa, presque centenaire, et par mes cousines jumelles dont j'ai vu des photos, Kati et Mati. Je demande des détails sur elles, si elles sont vraiment identiques, si les gens savent les différencier. Évidemment, elles s'habillent strictement de la même façon et elles jouent de leur ressemblance. Elles m'ont envoyé en cadeau un livre d'école bulgare. Avec ma grand-mère, quand mes parents travaillent, j'apprends à lire les lettres et les petits mots faciles : Oca, oca mamó, oca ! (« Une guêpe, une guêpe maman, une guêpe ! ») Je fais des progrès énormes en parlant toute la journée avec elle, et aussi le soir dans le lit. Avant de se coucher, elle prend une petite cuillerée de confiture délayée dans une tasse d'eau, puis c'est la course jusqu'au lit – j'arrive toujours la première. Puis les histoires : *Le Petit Poisson d'or*, *La Belle Mara*. Ma grand-mère a les pieds froids et je la réchauffe. Je lui fais promettre de rester encore longtemps longtemps, elle me répond qu'il faudra bien repartir un jour.

Elle me perce les oreilles avec du fil et une aiguille, comme on le fait dans son pays. Je garde les anneaux de fil pendant un mois pour que ça cicatrise, et à l'école toutes les petites Françaises me demandent ce que j'ai aux oreilles. Je remarque que les filles de harkis portent les mêmes fils que moi. Cela nous rapproche. Après un mois, ma

grand-mère m'accroche aux oreilles une vraie paire de boucles en or, avec des petites rondelles dentelées qui ressemblent à des éperons. C'est Agop, le grand-père de Kati et Mati, qui les a fabriquées. Sur les photos, j'ai vu qu'elles avaient les mêmes. Je suis fière et je fais tinter les petites rondelles d'or.

Quelquefois, Baba Lova me récite la leçon de français dont elle se souvient, une histoire de singe déguisé en petit garçon qui va dévaliser le verger du voisin. Et cette phrase : « Monsieur, votre fils a mangé toutes les poires ! » Elle prononce « poâres ». Je m'amuse à essayer de lui faire dire « u » – elle dit « iou » – et prononcer le « r » à la française, mais ça lui est impossible, et nous rions.

Quand elle chante avec ma mère, je prends un couteau et je fais le chef d'orchestre. Puis elle m'apprend les chansons. Je ne comprends pas tout : il y a des mots poétiques, ça parle d'amour et de rêves envolés. Elle est très fière que je chante juste ; si j'étais en Bulgarie je ferais partie de la chorale, comme mon oncle, qui a une belle voix de basse paraît-il.

Elle chante tout le temps, quelquefois très doucement, en faisant de la dentelle au crochet. Sa chanson préférée dit : « J'ai attendu, attendu, mais je n'ai plus la force d'attendre encore. C'est pourquoi j'ai décidé de mettre fin à tout, et d'être loin, loin de toi. »

*Teurpiah teurpiah, no niamam vèché sili,
Da istarpia do kraïa vstchko as
Za touï réchih, da toura kraï na vsitchko,
Da sam daletch daletch ot teb*

Elle reste un an chez nous. Quand elle part, je lui fais promettre de m'attendre. Elle me répond qu'elle essayera.

Notre maison s'appelle « Villa Rodopi » ; c'est une traduction phonétique du nom bulgare des Rhodopes, montagnes où mon père a vu le jour. Il s'installe à son compte, et son atelier d'électromécanique est également baptisé « Atelier Rodopi ». Ses clients l'appellent « M. Rodopi ». « Bonjour M. Rodopi ! Comment va M^{me} Rodopi ? Ça doit être M^{lle} Rodopi, cette petite fille. » Nous passons tour à tour pour des Italiens, à cause de ce nom, des Espagnols, à cause de l'accent, ou des Portugais à cause d'une vague ressemblance de ma mère avec Linda de Suza. Ceux qui nous entendent parler demandent si c'est du yougoslave ou du polonais, plus rarement du russe. J'en conclus que personne ne connaît la Bulgarie. Quand mes parents révèlent leur origine, inmanquablement on leur répond : « Ah oui, comme le yaourt ! » Quelquefois, ma mère devance et c'est elle qui précise : « Comme le yaourt. » À ceux qui ignorent tout de son pays, elle dit : « C'est le plus fidèle satellite de l'Union soviétique », suivi